

Éditorial

Les mille et une formes de l'âgisme

Marie Grenon, Université Sorbonne Nouvelle
Justine Le Floc'h, Université de Kyoto

Le début de la seconde mandature d'Emmanuel Macron fut marqué par la réforme des retraites, passée aux forceps en 2023

et qui repoussait, entre autres mesures, l'âge minimum légal du départ à la retraite à 64 ans. Cette réforme, comme toutes les autres réformes touchant à ce sujet, était sous-tendue par l'idée que l'oisiveté des plus âgées est un poids financier insupportable qu'on ne peut continuer à subventionner, « une sorte de privilège auquel accèdent des vieux trop nombreux, nantis, privilégiés [...] un luxe qui coûte cher [...] »¹. Parmi les antiennes les plus fréquemment entendues, l'argument démographique du vieillissement de la population, ce « tsunami gris » qui menacerait de nous ensevelir et de ruiner le pays, fut sans doute l'argument d'autorité le plus employé pour tenter de faire taire toute objection, argument pourtant démantelé à plusieurs reprises par des économistes spécialistes du sujet comme Michaël Zemmour, maître de conférences à l'université Paris 1-Panthéon Sorbonne et codirecteur de l'axe « Politiques socio-fiscales » du LIEPP².

Trois ans auparavant, il y eut le Covid-19 et l'idée qu'il fallait confiner les plus fragiles – comprendre les plus âgées – pour éviter au reste de la population un confinement généralisé.

Si tel n'a finalement pas été le cas en France, c'est ce qui a été fait au Québec, et Isabelle Rouleau rapporte des exemples de situations pour le moins discutables qui se sont produites :

Une des conséquences sociales du confinement des personnes âgées de plus de 70 ans est l'ostracisme dont elles ont été victimes, certaines personnes croyant à tort que les personnes âgées sont plus contagieuses que les jeunes. Des scènes disgracieuses ont été rapportées (des jeunes invectivent des aînés : « *Rentrez chez vous* ») et même des employés de la Société des Alcools du Québec (au Québec la vente d'alcool est un monopole d'État) ont refusé de servir des personnes de plus de 70 ans. Disons que ça faisait longtemps qu'on ne leur avait pas demandé leur carte d'identité pour acheter de l'alcool, comme on le fait habituellement avec les mineurs ! Des pharmacies ont refusé de servir des clients de plus de 70 ans. Des travailleurs de plus de 70 ans ont été congédiés alors qu'ils s'acquittaient très bien de leur tâche en télétravail. Pour ces personnes, le revenu additionnel provenant d'un emploi peut faire toute la différence, sans compter la valorisation retirée d'être toujours actif professionnellement. Les bénévoles de plus de 70 ans ont été remerciés de leurs services, ce qui a provoqué une crise majeure dans les organismes communautaires et plus particulièrement dans la gestion des banques alimentaires, pourtant si

sollicitées en ces temps difficiles³.

En France, l'Académie Nationale de Médecine a néanmoins fait paraître un communiqué intitulé « Âgisme et tensions intergénérationnelles en période de Covid-19⁴ », prodiguant des recommandations pour éviter que nous ne sombrions dans des dérives discriminatoires basées sur le critère de l'âge, à l'échelle individuelle ou collective. En effet, qui n'a pas, à ce moment-là, entendu (voire même tenu), ne serait-ce qu'une fois, un discours sur ces « vieux égoïstes qui ne veulent pas se confiner pour nous laisser (nous les « jeunes ») un peu tranquilles et libres de vaquer à nos occupations ô combien plus importantes ! »

Le terme « âgisme », apparu pour la première fois en 1969 sous la plume du gérontologue américain Robert Butler, désigne « une profonde gêne chez les jeunes et les personnes d'âge moyen – une répugnance personnelle et un dégoût envers le vieillissement, la maladie et l'infirmité ; ainsi que la peur de l'impuissance, de l'inutilité et de la mort⁵ ». Ce terme prend peu à peu sa place dans le langage courant, faisant émerger l'idée qu'à l'instar d'autres formes de discriminations comme le racisme ou le sexisme⁶, il existerait une ségrégation en fonction de l'âge.

Ne nous laissons pas pour autant aller à l'idée paresseuse et réconfortante qu'il n'y avait pas d'âgisme avant. Au XIX^e siècle par exemple, du fait de la Révolution industrielle et de l'exode rural, les

plus âgé·es se retrouvent le plus souvent seul·es dans les campagnes françaises. Mais quand les enfants restent, il·elles sont alors à leur merci. Parfois abandonné·es à l'hospice, il·elles sont le plus souvent gardé·es à la maison, mais sont alors au mieux négligé·es, au pire affamé·es et maltraité·es. Des lois sont mises en place pour tenter de les protéger et les parents qui acceptent de transmettre leurs biens à leurs enfants reçoivent en contrepartie une rente viagère. Les effets pervers de cette législation ne tardent, hélas, pas à se faire sentir : les enfants ont désormais un chiffre précis de ce que leur coûte leurs parents et la tentation d'accélérer la mort de celles-eux-ci se fait plus grande encore. Aucune enquête n'a été faite sur le sujet et il n'y a pas de chiffres précis, il n'en reste pas moins que les phénomènes de morts prématurées sont suffisamment nombreux pour que l'opinion s'en émeuve⁷. Simone de Beauvoir cite à ce propos une enquête officielle sur l'agriculture française qui évoque ce phénomène, allant jusqu'à déconseiller aux ascendant·es de partager leurs biens de leur vivant⁸.

Il s'agirait pourtant de clarifier ce que désigne la vieillesse, notion aussi vague que fluctuante. En effet, on ne vieillit pas de manière uniforme suivant sa classe sociale, son activité professionnelle, son parcours de vie, son environnement, etc. De plus, la représentation de la vieillesse varie selon l'époque et la culture. Chaque vieillesse est singulière et pourtant ses représentations

donnent lieu à un ensemble de stéréotypes le plus souvent négatifs. Mais qu'en est-il de ces stéréotypes ? Y-a-t-il des invariants ? Un lien entre ces représentations caricaturales et la société qui les produit et si oui, lequel ? En termes artistiques et médiatiques, les formes, mouvements et supports jouent-ils un rôle dans la manière dont l'âgisme transparait ? Les arts et les médias sont-ils des vecteurs efficaces pour déconstruire ces représentations ? Quels chemins, singuliers ou communs, ces déconstructions prennent-elles ? Les circonvolutions langagières pour désigner cet âge de la vie – 3^e âge, 4^e âge, seniors – ne sont-elles pas déjà une trace de cet âgisme ? Si « gros » ne devrait pas être un gros mot⁹, n'en va-t-il pas de même pour « vieux » ? Ces quelques questionnements ne peuvent qu'être frappés du sceau de l'incomplétude, d'autant que l'aspect intersectionnel a une place prépondérante dans la construction mais aussi dans la déconstruction de ces stéréotypes âgistes. Mais il faut bien commencer quelque part, n'est-ce pas ?

Une discrimination qui n'est pas sans conséquences

L'âgisme est très loin d'être une discrimination mineure et, somme toute, relativement peu répandue. Les attitudes négatives à l'égard de l'avancée en âge ont été mesurées dans diverses enquêtes qui ont précisément montré le contraire. Ainsi, l'Eurobaromètre des statistiques de discrimination en Europe souligne que l'âge

constitue le facteur de discrimination le plus important, loin devant le sexe, l'origine ethnique ou la religion¹⁰. Dans le domaine de la santé, la stigmatisation associée au vieillissement a des conséquences concrètes et nombre d'études ont démontré ses effets délétères sur la santé physique et mentale des personnes concernées. Ainsi, une série d'études longitudinales sur les conséquences des représentations du vieillissement chez des sujets vieillissants ne souffrant d'aucune pathologie telle que la maladie d'Alzheimer, a montré que les individus ayant une vision initiale négative du vieillissement sont et se déclarent être en moins bonne santé physique dans les années qui suivent (et ce jusqu'à 28 ans après), s'engagent moins dans des comportements de prévention (faire du sport, manger sainement, arrêter de fumer, etc.), développent plus de problèmes cardiovasculaires, présentent un déclin mnésique plus marqué et ont une espérance de vie moindre (environ 7,5 années en moins) comparativement à des individus du même âge ayant une perception davantage positive du vieillissement¹¹.

D'autres études se sont penchées sur l'effet immédiat (quelques minutes après) de l'activation de stéréotypes négatifs sur les personnes âgées. Les résultats montrent de moins bons scores (en comparaison à une condition neutre) des sujets s'adonnant à des tâches intellectuelles, de mémoire ou de mathématique¹². Ils révèlent aussi plus de comportements de

dépendance (c'est-à-dire plus de demandes d'aide lors de la réalisation d'une tâche complexe) et un sentiment d'efficacité moindre de la part de ces sujets. Plus encore, l'activation de ces stéréotypes âgistes génère chez les plus âgées une augmentation de réactions cardiovasculaires au stress, une perception plus négative de leur santé et surtout une moindre volonté de vivre¹³.

L'âgisme ne joue pas seulement d'un point de vue physique, cognitif et mental sur les plus âgées, il influence également les prises de décision de l'entourage, notamment médical. Plusieurs études ont ainsi été menées dans le domaine de l'oncologie. En 2030, 70 % des cancers diagnostiqués aux États-Unis toucheront des sujets de plus de 70 ans. Pourtant, les patient·es âgé·es cancéreux·ses restent majoritairement exclu·es des essais cliniques : entre 1996 et 2002, 68 % des patient·es inclus·es dans des essais cliniques contre le cancer avaient entre 30 et 64 ans et seul·es 8,3 % des patient·es avaient entre 65 et 74 ans¹⁴. Le double standard lié au genre est ici aussi à l'œuvre. On a ainsi demandé à des étudiant·es en médecine de compléter un questionnaire sur les recommandations qu'il·elles feraient à propos du cancer du sein. Il·elles devaient choisir un traitement pour huit patientes dont l'âge, la race et le statut marital variaient. À situation clinique égale, ces futur·es médecins recommandent une reconstruction mammaire pour 95 % des patientes de moins de 31 ans, recommandation qui n'est plus faite que dans 65 % des cas si les patientes ont plus de 59

ans¹⁵.

La situation est pire encore dans un contexte de maladie d'Alzheimer, où joue un effet de double stigmatisation : non seulement les malades souffrent d'une maladie éprouvante, mais l'image sociale particulièrement stigmatisante associée à cette maladie renforce les difficultés qu'il·elles rencontrent. La démence, dont Alzheimer est l'une des formes, est souvent associée à des images de régression, de dégénérescence et de détérioration mais aussi de contagion ou encore de perte d'identité. Les personnes qui en sont atteintes sont souvent perçues comme n'ayant plus une bonne qualité de vie ni la capacité d'éprouver du plaisir. Elles font aussi l'objet d'attitudes et de processus discriminatoires de la part du système de santé et de prise en charge sociale ainsi que, plus globalement, de la société¹⁶, ce qui a un impact direct sur leurs conditions de vie. Il ne s'agit pas ici d'occulter ou de minorer les difficultés liées à cette maladie. Il n'en reste pas moins que la vision négative véhiculée dans la société est exagérée comme le montrent diverses données empiriques. Ainsi, un certain nombre de recherches démontrent que les sujets atteints de démence sont tout à fait capables de s'adapter et de maintenir un niveau de qualité de vie acceptable, même à des stades avancés de la pathologie¹⁷.

Cette question de l'âgisme n'est donc pas qu'une affaire de représentations, mais bien aussi d'égalité et de traitement social : les représentations influencent et sont le

produit de discriminations concrètes, vécues au quotidien et c'est cet échange permanent qui nourrit les expériences, comme les images et les discours.

Changer nos représentations pour changer le monde ? Une utopie ou une nécessité ?

Ce numéro 12 de la *Revue Traits d'Union* suit le chemin des numéros précédents qui proposaient de réfléchir à nos représentations pour, peut-être, contribuer modestement à les faire évoluer et ainsi participer à lutter contre cette discrimination ô combien répandue et protéiforme qu'est l'âgisme. Sa préparation s'est accompagnée d'une journée d'étude¹⁸ qui a été l'occasion d'échanges remarquablement nourris¹⁹, ainsi que d'une série de huit discussions avec des chercheur·euses, des artistes, mais aussi des professionnel·les et des membres de la société civile engagé·es dans la lutte contre l'âgisme²⁰. Ce cycle de rencontres a grandement contribué à éclairer les nombreuses facettes du thème de ce douzième numéro de la revue.

La première partie, « **Intermédialité : la libre circulation des stéréotypes âgistes** », montre combien les stéréotypes fondés sur l'âge peuvent emprunter des véhicules médiatiques particulièrement hétéroclites. Qu'y a-t-il en effet de commun entre des œuvres littéraires, un jeu vidéo et une publicité à destination des professionnels des Ehpad ? Toutefois, les contributions permettent de mettre

en évidence la présence de stéréotypes partagés entre ces espaces discursifs. Ouvrant ce premier volet, **April Dupont** s'intéresse à la construction de l'âge dans deux romans du XXI^e siècle, *Gier* d'Elfriede Jelinek (2000) et *Vernon Subutex* de Virginie Despentes (2015-2017). Ces deux autrices partagent une réputation sulfureuse, en raison de la place qu'elles accordent à la sexualité et à la pornographie dans leur écriture mais aussi en raison de leur discours volontiers anticapitaliste. Pour autant, ces deux romans parviennent-ils à s'extraire d'une représentation hétéronormaliste de la vieillesse féminine ? Les corps des personnages féminins vieillissants, que sont Gier elle-même et Gerti dans le premier roman, ou Sylvie dans le second, sont décrits avec sévérité : l'incontinence, les seins tombants, le sexe asséché apparaissent comme les stigmates d'un irréversible et inéluctable déclin qui voue au dégoût et à la dévaluation de soi. Loin d'éviter le *male gaze*, l'écriture montre combien les mécanismes de la dépréciation du corps sont intériorisés par les personnages féminins.

Se penchant sur un autre medium, **Axell Boué** se livre à une analyse des représentations des personnages âgés dans les jeux vidéo. D'une part, leur nombre apparaît comme tout à fait dérisoire par rapport à leur poids démographique dans les sociétés occidentales. D'autre part, ils n'occupent que des rôles stéréotypés. Certes, parmi ces rôles certains peuvent être perçus comme valorisants, car ils reposent

sur la sagesse ou le pouvoir (sages, rois, reines, experts, etc.). Mais ces rôles occultent le vieillissement qui quitte les normes du « bien vieillir ». Comment en effet concilier les exigences de *gameplay*, de *fun* et de progression dans les capacités qui sont celles du jeu vidéo avec la lenteur, l'improductivité et la perte de capacité qui accompagnent le vieillissement ? Plus encore que l'âge, c'est le handicap qui se trouve invisibilisé dans les jeux vidéo, dans lesquels l'âgisme apparaît comme une conséquence du validisme.

Benjamin Campion, quant à lui, mène une enquête à travers les 31 séries produites par HBO entre août 2019 et 2021 afin de déterminer si cette chaîne, qui s'engage dans ses slogans publicitaires à proposer des représentations innovantes (« *It's not TV* »), se montre réellement avant-gardiste quand il s'agit de représenter les seniors à l'écran, et tout particulièrement leur sexualité. La réponse est sans appel : le relevé des scènes de nudité et de rapports sexuels révèle que la sexualité des seniors demeure invisibilisée. Lorsqu'elle est portée à l'écran, elle demeure enfermée dans l'hétéronormativité stricte, sans faire place aux sexualités périphériques, ni même à une diversité de positions sexuelles, et en favorisant plutôt la suggestion et l'implicite que l'exposition dans le champ. Si l'exemple de Kate Winslet pourrait constituer une exception dans cet ensemble dans la mesure où l'actrice semble poursuivre une quête d'authenticité qui la conduit à accepter de montrer son corps sans retouche numérique, celui de Nicole

Kidman montre que la représentation des actrices vieillissantes, y compris quand leur renom est immense, s'accompagne d'une déssexualisation.

Enfin, **Marie Lefelle** s'intéresse au lexique associé au vieillissement dans les formations des professionnels de l'aide à la personne. De même que la désignation des personnes âgées connaît des hésitations (« senior », « troisième âge », etc.), celle des objets de leur quotidien est également soumise à des processus linguistiques d'euphémisation et de masquage. Plutôt que d'employer le mot « couche », les professionnel·les sont ainsi invité·es à parler de « protection », de « change », de « Flex », de « Pulls-up », ou encore de « Pants ». Ces choix lexicaux sont le reflet d'un malaise collectif face à la représentation du vieillissement, malaise que trahissent également le cahier des charges des publicités qui évitent de mettre en scène les corps fragilisés, banalisent l'incontinence comme si elle n'était qu'une gêne mineure et facilement surmontée, voire représentent la vieillesse par des acteurs et des actrices de 40 ou 50 ans.

*

Central, dans tous les sens du terme, le « **dossier invité·es** » vient enrichir ce numéro par des contributions originales de chercheur·euses et d'artistes travaillant sur le sujet. **Vincent Caradec**, professeur de sociologie à l'université Lille III et spécialiste des questions de vieillissement, en est le premier convive. Sa réflexion sur

« L'âgisme anti-vieux en pratiques. Petit essai de typologie » permet de mieux comprendre et repérer toutes les formes que peut prendre cette discrimination envers les plus âgé-es. La première catégorie évoquée est un « âgisme comportemental ». Se situant à un niveau individuel, c'est celui que l'on rencontre (que l'on pratique aussi, même pour les plus averti-es d'entre nous) au quotidien, dans différentes situations interpersonnelles auxquelles on se retrouve confronté-es. L'autre grande catégorie d'âgisme, l'« âgisme institutionnalisé », se situe elle au niveau des politiques publiques, de leurs orientations et de l'impact que celles-ci ont sur l'organisation de la société mais aussi sur la vie des gens. Cette typologie permet ainsi de mieux cerner une discrimination protéiforme, souvent non-conscientisé et d'ainsi pouvoir mieux s'en prémunir.

Emmanuelle Cambois, directrice de l'Institut de la longévité, des vieillesse et du vieillissement (ILVV) et directrice de recherche à l'Ined, ainsi que **Francesca Setzu**, coordinatrice des activités scientifiques et administratives de l'ILVV, nous proposent quant à elles de réfléchir au « vieillissement sous l'œil des SHS à travers la présentation des activités de l'ILVV. Après avoir esquissé la genèse de cet institut et rappelé en quoi le choix des différents termes (longévité, vieillesse – dont le pluriel n'est pas anodin – et vieillissement) était au cœur de la politique de l'ILVV, elles en présentent les quatre grandes missions. En œuvrant à mieux

connaître les différents acteur-ices de ce champ thématique mais aussi à mieux le faire connaître en contribuant à diffuser des travaux de recherche et en animant des événements scientifiques sur le sujet, l'ILVV participe au dialogue entre le monde de la recherche et les différentes instances publiques. Par sa volonté centrale et constante de favoriser l'interdisciplinarité et son souci premier d'accompagner les jeunes chercheur-euses dans le début de leur carrière, l'ILVV ne pouvait que trouver sa place au sein des invité-es qui nous ont fait le plaisir et l'honneur de participer à ce numéro.

Une attention particulière est consacrée au Japon, où la recherche sur l'âgisme et sur le bien vieillir constitue une préoccupation majeure depuis la fin du XX^e siècle. Le Japon a pour particularité d'être une société vieillissante, dans laquelle les personnes centenaires sont particulièrement nombreuses et où le taux de natalité est bas. Héritier du confucianisme, il consacre un jour férié au Respect des Personnes âgées. Le Japon, société où le travail est tant valorisé, est-il pour autant épargné par l'âgisme ? Dans ce dossier réuni par **Justine Le Floch**, trois sociologues exerçant au Japon, **Junko Sugii**, **Kaoru Sekine** et **Park Hyebin**, nous livrent leur regard sur l'âgisme, ses causes, ses formes et ses remèdes et nous offrent une introduction à leurs travaux de recherches. C'est l'occasion d'observer des points de convergences et des points de divergences entre des traditions académiques et des ères culturelles

éloignées, à rebours de tout stéréotype sur la vénérabilité des personnes âgées du Pays du Soleil Levant.

Dernier invité de ce numéro sur l'âgisme, **Irvin Anneix** nous propose une réflexion sur le dialogue intergénérationnel à travers ses « Archéologies familiales : quand les adolescents recueillent la mémoire de leurs ancêtres ». Cet artiste vidéaste a ainsi travaillé pendant un an avec des collégiens qui ont réalisé des interviews de leurs grands-parents ou arrière-grands-parents pour aboutir à la création de films de fiction leur permettant de réinvestir ces paroles recueillies. Cette expérience nous est racontée à travers les illustrations et le film d'animation qu'en a fait **Clara Boussard**, à ses côtés durant toute l'année scolaire pendant laquelle s'est déroulée cette expérience.

*

La seconde partie nous donne, *a contrario* de la première, l'occasion d'observer des « **Sénilités sublimes** : [et] **des exemples de reconfiguration** ». **Xiaolin Chen** se propose d'examiner conjointement la carrière de Marguerite Duras et l'image que l'autrice construit de son vieillissement en s'appuyant aussi bien sur ses œuvres que sur ses entretiens. La figure de Marguerite Duras est caractérisée par un brouillage des frontières entre le réel et le fictionnel, tant sa vie et son œuvre sont intrinsèquement liées l'un à l'autre et tant elle veille jalousement à la construction de son mythe littéraire. Sur le plan vestimentaire, ce soin se manifeste par l'« uniforme M.D. », reconnaissable entre tous avec ses

grandes lunettes aux montures noires. Mais il conduit également à une réflexion sur l'âge de la retraite dans la carrière d'écrivain. Quand faut-il en effet s'arrêter pour éviter le « livre de trop » ? Comment accéder à la « splendeur de l'âge » sans basculer dans celle de la sénilité ?

Letizia Lusuardi se propose d'étudier le film *Visages villages* qu'Agnès Varda a réalisé avec JR. À la suite de *Cléo de 5 à 7*, *Le Bonheur* ou encore *Sans toit ni loi*, Varda complète sa réflexion sur la place des femmes par une interrogation sur la manière de filmer et de vivre la vieillesse. Faisant la part belle à l'autoportrait, elle filme son propre vieillissement, évoque ses pertes de mémoire et partage son inquiétude de la disparition. En raison de sa capacité à conserver le souvenir, le cinéma lui apparaît comme un médium remarquable pour remédier à la perte : à l'instar d'une galerie de musée, il donne à voyager dans les strates du temps.

*

La troisième et dernière partie se propose de réfléchir sur une forme d'âgisme parfois oubliée mais tout aussi réelle, celle qui s'exerce contre une **jeunesse** décrite comme « **tantôt déviante, tantôt dérisoire** ». **Hector Jenni**, dans « Culture jeune, déviance juvénile et conflit générationnel dans le rap francilien autour de l'an 2000 », questionne l'identification du rap à une « culture juvénile » à partir de deux approches. Premièrement, il établit les critères qui conduisent à rattacher cette pratique à une catégorie d'âge et les confronte à sa

connaissance du rap francilien des années 1990-2000. Cette mise au point le conduit à une critique du discours réactionnaire qui perçoit le rap comme une pratique de « jeunes de banlieue » et qui, à l'appui de stéréotypes racistes et classistes, le présente comme un symptôme de la déviance juvénile et migratoire. Dans un second temps, il apporte un contrepoint à ces représentations incriminantes en effectuant une analyse comparée des textes de Kool Shen et de Booba. Il apparaît alors que ces deux rappers prennent la parole de manière vive pour défendre une jeunesse paupérisée, l'inciter à l'action et à faire entendre sa voix auprès des non-jeunes, figures d'une autorité paternaliste et oppressive.

Alors que les journaux intimes écrits pendant l'enfance sont souvent regardés avec négligence ou condescendance, **Emmanuelle Calvisi** nous invite à reconsidérer notre jugement et à accorder de la valeur au discours que leurs auteur·ices tiennent sur cet âge de la vie. Elle analyse des journaux de futurs auteur·ices, rédigés entre sept et vingt-cinq ans, et montre comment ceux·elles-ci intègrent, déjouent et déplacent les représentations de leur classe d'âge. En réponse à un conflit générationnel qu'il·elles perçoivent, ceux·elles-ci ont à cœur de démontrer leur maturité, leur éloquence et la prévalence de leur âge sur la vieillesse, de sorte que leur conscience d'âge se manifeste aussi bien sur le plan des idées que sur celui du style.

Zoé Stibbe s'intéresse, elle,

aux revues et aux livres scolaires destinés à la jeunesse espagnole, à la fin des années 1930. Au service de la propagande franquiste, ces ouvrages sont le lieu de diffusion d'une idéologie nationale-catholique qui instrumentalise aussi bien la représentation de la jeunesse que la représentation de la vieillesse. Les personnes âgées apparaissent le plus souvent sous des traits stéréotypés, visant à souligner leur corps fragilisé et à les présenter comme des figures de sagesse en charge de la transmission d'une tradition. Le comportement des enfants envers elles·eux fait l'objet de fortes prescriptions : il leur est demandé d'accomplir de bonnes actions à leur égard, par exemple en les aidant à traverser la rue, sous peine de faire l'objet d'un bannissement social. La complémentarité intergénérationnelle est mise en avant : la jeunesse héroïque est au service des ancêtres représentant·es de la sagesse et de la tradition. Cependant, la figure du vieillard peut également être employée comme une allégorie de la République vaincue par le régime franquiste : dans ce cas, la personne âgée ne bénéficie pas de la même charité et les enfants sont fondé·es à s'en moquer.

*

Nous avons fait le choix éditorial de laisser aux auteur·ices le choix d'utiliser ou pas une écriture inclusive, sous la forme qui leur semblait la meilleure, nous contentant d'unifier les signes typographiques diversement employés au profit du point médian. Comment en effet imposer une discrimination

langagière ou, à l'inverse, son invisibilisation dans un numéro visant à en combattre une autre ?

[1] Billé Michel, « Retraite ou retraitement ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2017, p. 46.

[2] Zemmour Michaël, « Même si on a un vieillissement de la population, sans réforme, les dépenses de retraites ne vont pas augmenter », in Switek Maxime, *22h Max*, BFMTV, 8 mars 2023 [URL : https://www.bfmtv.com/economie/michael-zemmour-meme-si-on-a-un-vieillissement-de-la-population-sans-reforme-les-depenses-de-retraites-ne-vont-pas-augmenter_VN-202303080836.html]

[3] Rouleau Isabelle, « Confinement des aînés : protection ou âgisme ? », *Revue de Neuropsychologie*, 2020, [URL : <https://www.cairn.info/revue-de-neuropsychologie-2020-2-page-164.html>]

[4] Communiqué de l'Académie nationale de médecine, « Âgisme et tensions intergénérationnelles en période de Covid-19 », *Académie nationale de médecine*, 18 avril 2020 [URL : <https://www.academie-medecine.fr/communiquede-lacademie-nationale-de-medecine-agisme-et-tensions-intergenerationnelles-en-periode-de-covid-19/>]

[5] Butler Robert, « Ageism: Another Form of Bigotry » in Nuessel Frank, *The Semiotics of Ageism*, University of Toronto, Toronto Semiotic Circle, 1992.

[6] Rennes Juliette, « Conceptualiser l'âgisme à partir du sexisme et du racisme. Le caractère heuristique d'un cadre d'analyse commun et ses limites », *Revue française de science politique*, juin 2020.

[7] C'est d'ailleurs précisément l'intrigue principale de *La Terre* d'Émile Zola.

[8] De Beauvoir Simone, *La Vieillesse*, Paris, Éditions Gallimard, 2021, p. 279.

[9] Perez-Bello *Eva* et Marx *Daria*, « Gros » n'est pas un gros mot. *Chroniques d'une discrimination ordinaire*, Paris, Éditions Flammarion, 2018.

[10] Adam Stéphane, Joubert Sven et Missotten Pierre, « L'âgisme et le jeunisme : conséquences trop méconnues par les cliniciens et chercheurs ! », *Revue de neuropsychologie*, 2013, n° 1, vol. 5, p. 5.

[11] Levy BR. « Stereotype Embodiment: a Psychosocial Approach to Aging », *Curr Dir Psychol Sci*, 2009, n° 18, p. 332-336.

[12] Abrams D, Eller A, Bryant J., « An Age Apart: the Effects of Intergenerational Contact and Stereotype Threat on Performance and Intergroup Bias », *Psychol Aging* 2006, n° 21, p. 691-702. Abrams D, Crisp RJ, Marques S, *et al.*, « Threat Inoculation: Experienced and Imagined Intergenerational Contact Prevents stereotype threat effects on older people's math performance », *Psychol Aging*, 2008, n° 23, p. 934-939.

[13] Levy BR, Ashman O, Dror I., « To Be or not to Be: the Effects of Aging Stereotypes on the Will to Live », *Omega*, 2000, n° 40, p. 409-420.

[14] Murthy VH, Krumholz HM, Gross CP, « Participation in Cancer Clinical Trials: Race-, Sex-, and Age based Disparities », *JAMA*, 2004, n° 291, p. 2720-2726.

[15] Madan AK, Aliabadi-Wahle S, Beech DJ, « Ageism in Medical Students' Treatment Recommendations: the Example of Breast-Conserving Procedures », *Acad Med*, 2001, n° 76, p. 282-284.

[16] Garand L, Lingler JH, Conner KO, *et al.*, « Diagnostic Labels, Stigma, and Participation in Research Related to Dementia and Mild Cognitive Impairment », *Res Gerontol Nurs*, 2009, n° 2, p. 112-121.

[17] Missotten P, Squelard G, Ylieff M, *et al.*, « Quality of Life in Older Belgian People: Comparison between People with Dementia, Mild Cognitive Impairment, and Controls », *Int J Geriatr Psychiatry*, 2008, n° 23, p. 1103-1109.

[18] Les enregistrements des interventions de la journée d'étude sont disponibles sur le site de la revue [URL : <http://www.revuetraitsdunion.org/journee-detudes-agisme-construction-et-deconstruction-des-representations-liees-a-lage-dans-la-litterature-les-arts-et-les-medias-22-et-23-octobre-2022/>]

[19] Nous pensons en particulier ici à Marie Charelle et Shay Loya qui nous ont fait l'immense plaisir de participer à cette journée d'étude. Qu'il·elle en soient chaleureusement remercié·e.

[20] Merci infiniment à Catherine Piffaretti et Marina Tomé, Caroline Gilet et Shirley Evans, Irvin Anneix, Chloé Delaume, Richard Boitel et Arnaud Alessandrin, Patricia Lechapelain, Marie-Noëlle Richier et Cathy Dissler, Yaëlle Amsallem-Mainguy et Marwan Mohammed ainsi que Rose-Marie Lagrave qui nous ont apporté leurs regards singuliers et ont contribué à faire de ces rencontres des moments d'échanges d'une grande richesse.